EDITH WHARTON

Beatrice Palmato

Fragment érotique et autres textes

PRÉSENTATION DE MAXIME ROVERE

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Pour un tempérament comme celui d'Edith Wharton, la découverte de l'amour et de la jouissance physique, qu'elle ne connut qu'à quarante-six ans, fut à la fois un miracle et un désastre. Un texte d'un érotisme affolé, sauvage, sans limites, un « impubliable fragment » en surgit, retrouvé seulement en 2001. En une scène unique, prise d'une transe hallucinatoire, Wharton consigne les merveilles du sexe – puis, passés ces transports, imagine pour eux une habile narration…

Trois autres récits éclairent sa sensualité. Depuis l'appel de la chair agitant une jeune mystique, jusqu'aux contraintes sociales entravant une femme mûre, la grande romancière chante les émotions de tous ceux qui, un jour, se sont « aimés une heure sur le rebord du monde ».

Collection dirigée par Lidia Breda

Du même auteur
chez le même éditeur

Les mœurs françaises
Paysages italiens
La plénitude de la vie

Edith Wharton

Beatrice Palmato

Fragment érotique

et autres textes

Traduit de l'anglais et présenté
par Maxime Rovere

Rivages Poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Titres originaux : « *Beatrice Palmato. Extrait* » et
« *Plot Summary* », 2001 ; « *The Pretext* », 1908 ;
« *The Hermit and the Wild Woman* », 1907 ;
« *Terminus* », 1909.

© 2014, Éditions Payot & Rivages
pour la présente édition
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-2844-4

Présentation

Tu m'as dit un jour qu'il me faudrait écrire mieux pour aborder cette expérience de l'amour. J'ai senti que c'était vrai, et je suis rentrée chez moi si brûlante du désir que mon travail te plaise !

E. Wharton à M. Fullerton[1].

Une éruption de feu, de fumée et de lave ; puis, dans le ciel littéraire, sa diffraction immatérielle en récits, romans, nouvelles, lettres et poèmes. Pour un tempérament comme celui d'Edith Wharton, la découverte de l'amour et de la jouissance physique ne pouvait guère avoir l'aspect d'une simple floraison de printemps, ni d'une délicieuse récolte de fruits. Cette manière d'épiphanie, qu'elle ne connut qu'à quarante-six ans, fut à la fois pour elle un

1. Lettre du 26 août 1908, in *The Letters of Edith Wharton*, éditées par R.W. B. Lewis et Nancy Lewis, Collier Books, New York, 1988, p. 162.

miracle et un désastre. L'extraordinaire choc du bonheur, la formidable transmutation du plaisir, rompirent sa vie en deux. Un texte d'un érotisme affolé, sauvage, sans limites, un « impubliable fragment » en surgit, qui devait rester caché pendant près d'un demi-siècle dans les archives de la Beinecke Library à l'Université de Yale. En une scène unique, prise d'une transe hallucinatoire, Wharton consigne les merveilles du sexe nu, contemplé avec envie, saisi à pleines mains, à pleine bouche, parmi les humeurs et les gémissements. Puis, passés ces transports, elle imagine pour eux une habile narration, qui complète l'audace de la scène par le choc d'une intrigue où les rôles se brouillent, attribuant l'initiation sexuelle de son personnage à la relation… entre un père et sa fille.

« J'ai dans la manche un synopsis d'inceste qui les ferait tous passer pour des comptines de jardin d'enfants », écrit Wharton à son ami Bernard Berenson, à propos des livres de Moravia, de Faulkner et de Céline[1]. Mais à la différence de ces auteurs, rien dans l'univers de Wharton ne prépare les lecteurs et lectrices à ce type d'audaces. Ces visions, saisies dans la lumière splendide et aveuglante des enchantements charnels, surgissent comme à l'écart de l'œuvre publié. Le plus souvent,

1. Lettre du 14 août 1935, in *The Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 589.

Edith Wharton est toute en énergie retenue, en espoirs déçus, en paroles non dites. C'est pourtant elle, si peu dionysiaque, si peu rimbaldienne, qui raconte ici le bouleversement de tous les sens.

Le texte est si inclassable que personne ne sait au juste comment le dater. R. W. B. Lewis, l'un des meilleurs connaisseurs de Wharton, a proposé de situer la rédaction de *Beatrice Palmato* « quelque part en 1935 », date de l'unique allusion de la romancière à sa brûlante esquisse[1]. Pourtant, le nom « Beatrice Palmato » apparaît, sans autre commentaire, dans un carnet des années 1920. Pour Cynthia Griffin Wolff, l'universitaire qui a découvert le texte, Wharton a pu l'écrire après un voyage au Maroc en 1917, occasion d'une intense réflexion sur les harems et les mariages, ou vers 1923, en réaction à *Ulysses* de Joyce, dont elle écrit après lecture : « c'est un fatras ampoulé de pornographie (dans le style le plus grossier que lisent les écoliers[2]). » Si intéressantes qu'elles soient, ces hypothèses s'appuient sur une approche très littéraire. Wolff imagine même la scène comme un simple exercice d'écriture, rédigé en marge du scénario, en guise d'esquisse préparatoire. Pourtant, le brutal

1. R. W. B. Lewis, *Edith Wharton. A biography*, Harper & Row, 1975, p. 544.

2. Lettre à Bernard Berenson du 6 janvier 1923, in *The Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 461.

surgissement du corps dans l'écriture d'Edith Wharton n'est pas seulement un phénomène littéraire. Il est le fruit d'une découverte profondément humaine.

Le recueil qu'on va lire a donc été conçu autour de ce mystérieux fragment, pour rendre compte d'une sorte de chronologie amoureuse. Il est possible de suivre un fil qui, de nouvelles en poème, éclaire comment Edith Wharton a fini par dire les enchantements du sexe. Dans « L'ermite et la sauvageonne », écrit vers 1907, la romancière témoigne avec une grande subtilité de l'irrésistible appel de la chair, encore aveugle et sans objet. Dans « Le prétexte », rédigé un an plus tard, elle tourne en dérision les contraintes sociales et les réticences morales qui entravent les sentiments d'une femme mûre. Enfin, le poème « Terminus », de 1909, chante les émotions de tous ceux qui un jour, se sont « aimés une heure sur le rebord du monde »… Quant à la flamboyante « Beatrice Palmato », la présente édition donne l'extrait avant l'intrigue, tout comme l'expérience érotique a précédé l'élaboration narrative. Ces textes sont ici présentés dans l'ordre le plus agréable à leur lecture.

Car la seule certitude sur laquelle tout le monde s'accorde est que ce fragment n'aurait tout simplement *jamais* été possible sans l'irruption, dans la vie de son auteure, de William Morton Fullerton

(1865-1952), – l'homme qui devait lui révéler les splendeurs de l'érotisme[1].

D'après les témoignages de ses contemporains, Fullerton était d'une beauté invraisemblable. Ses yeux bleus désarmaient tous ceux qui les croisaient ; son élégance, sa culture et surtout sa manière raffinée de vivre étaient une irrésistible invitation à l'approcher, à le toucher, à le suivre et à ne jamais plus le quitter. Dans ses jeunes années, il avait étudié l'histoire de l'art auprès de Charles Eliot Norton, à Harvard, où il avait également fréquenté Bernard Berenson et George Santayana[2].

Après avoir voyagé en Égypte puis à travers l'Europe, Morton Fullerton passa plusieurs années à Londres, parmi les membres cultivés de la haute

---

1. Dans l'ensemble du monde littéraire et universitaire, il n'y a guère eu qu'une seule voix pour tenter de collecter des arguments en faveur d'une interprétation autobiographique du scénario de *Beatrice Palmato*. La question méritait d'être posée ; mais Barbara A. White, dans *Edith Wharton : A Study of the Short Fiction*, Twayne Publishers, 1991, ne parvient guère qu'à suggérer l'existence d'un « secret » qui pourrait être n'importe quoi, si bien qu'il faut bel et bien retenir l'inceste comme un motif littéraire de l'intrigue, à distinguer très nettement de l'érotisme pornographique du fragment.

2. Voir *The Letters of George Santayana, Book One,* [1868]-1909, H. J. Saatkamp Jr. General Editor, The MIT Press, 2001, notamment les lettres du 9 septembre 1886 ou du 31 août 1887.

société edwardienne. Là, naviguant entre des personnalités éprises d'expérimentations et d'émancipation sexuelles, il eut des aventures plus prestigieuses les unes que les autres, partageant ses amours successives entre le sculpteur Lord Ronald Gower – l'aristocrate écossais qui venait d'inspirer à Oscar Wilde le personnage de Lord Henry dans *Le portrait de Dorian Gray* (1890) – ou encore lady Margaret Brooke, « reine » d'un royaume de Malaisie sous le titre de « Ranee » de Sarawak. En 1891, Fullerton s'installa définitivement à Paris, comme correspondant du *Times*. Bien que ses collègues journalistes ne l'aient pas tenu en grande estime, il suivit l'affaire Dreyfus en ardent dreyfusard. Parmi ses fréquentations, Paul Verlaine, la comtesse Anna de Noailles, Maurice Barrès, Walter Berry, et surtout, le romancier Henry James rencontré à Londres, avec lequel il vécut une aventure.

Ce qui surprend, lorsqu'on se penche sur les documents concernant Fullerton, est l'amour passionné qu'il suscite chez les autres. L'intensité de ces sentiments est entièrement hors du commun. Dès 1900, sa mère lui écrit : « C'est toi, plus que personne au monde, qui détiens le pouvoir de me rendre heureuse… Je me languis de toi avec un sentiment tellement intense que cela me ferait presque parfois m'évanouir d'épuisement – tu es

toujours présent, près de moi[1]. » Quelques années plus tard, Katherine, une femme de vingt-quatre ans que les parents Fullerton avaient élevée avec Morton comme sa propre sœur, découvrit qu'elle n'était en réalité que sa cousine. Lorsqu'elle l'apprit, la jeune femme déclara : « Ah, trésor, mon trésor – tu sais que je suis tout simplement éperdument amoureuse de toi[2]… » Ils se fiancèrent, mais les fiançailles demeurèrent en suspens. « Mon frère adoré, tu n'as qu'à me demander de vivre, et je vivrai, ou de mourir, et je mourrai (…)[3]. » « Il n'y a rien à dire, sinon que je t'aime et je t'aime et je t'aime (…). *Souviens-toi de mes baisers quand tu es loin de moi*[4]. »

Le 26 septembre 1900, c'était au tour de Henry James : « Vous faites de moi ce que vous voulez. Vous êtes terriblement intelligent (…). Vous êtes de toute façon le plus grand luxe que je puisse concevoir, et (…) je devrais m'étonner de savoir comment diable je puis vous assumer. Cependant,

---

1. Cité par Gloria C. Erlich, *The Sexual Education of Edith Wharton*, University of California Press, 1992, p. 98.

2. Lettre du 9 novembre 1907, citée par Gloria C. Erlich, *The Sexual Education of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 99.

3. Cité par R. W. B. Lewis, *Edith Wharton. A biography*, *op. cit.*, p. 201.

4. La dernière phrase est en français dans le texte. Cité par R. W. B. Lewis, *Edith Wharton. A biography*, *op. cit.*, p. 202.

je veux persister en vous. (…) En fait, je veux encore plus de vous. Vous êtes éblouissant, mon cher Fullerton, vous êtes beau, vous êtes plus que délicat, vous êtes tendrement, magiquement *tactile*[1].» Un peu plus tard, James écrit encore : « Mon problème est que je vous aime fantastiquement trop. Vous me touchez et me pénétrez jusqu'au cœur, et je ne peux qu'étendre la main pour vous attirer plus près encore[2]. » Mais Morton, avec le don d'aimanter l'affection de tous, hommes et femmes, aîné(e)s et débutant(e)s, génies littéraires et comédiennes de boulevard (il fut marié, brièvement, à l'une d'entre elles), avait aussi celui de disparaître sans crier gare. Il surgissait dans la vie de chacun et de chacune comme la révélation d'une soif inextinguible et s'évaporait peu après, laissant derrière lui le sentiment d'une perte irréparable.

C'est semble-t-il par Henry James qu'Edith Wharton, au printemps 1907, entra en contact avec ce dieu charnel. Les deux êtres avaient sensiblement le même âge – Fullerton, quarante-deux ans, soit trois de moins qu'Edith. Mais à bien des égards, la

1. Henry James, *Selected Letters*, Harvard University Press, 1987, p. 325.

2. Cité par Claudia Roth Pierpont dans « Cries and Whispers. How much of Edith Wharton's life is in her short stories ? », *The New Yorker*, 2 avril 2001.

vie de l'une était aux antipodes de celle de l'autre. Elevée dans la grande bourgeoisie new-yorkaise, la romancière avait grandi dans un strict respect des convenances et dans une ignorance totale des rapports entre hommes et femmes. Mariée à Edward Wharton à l'âge de vingt-trois ans, elle n'avait que difficultueusement « consommé » son mariage trois semaines après la cérémonie, et l'expérience avait été si désastreuse que les époux n'y revinrent quasiment plus. Lorsque, en 1907, ils s'installèrent à Paris dans leur location saisonnière, au 58 rue de Varenne, les Wharton avaient derrière eux vingt ans d'une vie commune en forme de célibat, qui réduisait Edith à une chasteté monacale.

Par contrecoup, Wharton avait donné au besoin d'aimer et d'être aimée, dès ses premiers textes publiés, la forme d'une aspiration intense à trouver l'âme sœur[1]. Elle présentait alors cet idéal comme un fantasme toujours frustré, reflet peut-être de sa relation à son ami Walter Berry (1859-1927), aimable New-Yorkais francophile qu'elle considérait comme « l'amour de [sa] vie ». En 1883, la jeune Edith avait attendu en vain sa demande en mariage ; mais Walter Berry, auquel Marcel Proust dédia ses *Pastiches et mélanges* et dont les cendres furent dispersées en 1927 sur la tombe d'Oscar

1. Voir Edith Wharton, *La plénitude de la vie*, Rivages Poche, 2013.

Wilde, préféra jouer le rôle d'un conseiller littéraire. Dans le cœur de Wharton, l'espérance d'un compagnon plus tendrement et plus intimement uni à elle continua donc de gémir, tandis que son corps, délaissé par tous, se desséchait dans une solitude amère, mais traversé d'élans puissants, dont la nouvelle « L'ermite et la sauvageonne » donne une parfaite idée.

En 1907, le ménage d'Edith Wharton prenait l'eau. Son mari montrait des signes préoccupants de problèmes psychiques et multipliait les infidélités. Comme elle le faisait depuis toujours, elle chercha d'abord dans l'écriture l'apaisement de ses difficultés. C'est ce défi que raconte « Le prétexte » ; dans cette nouvelle, Wharton met en scène ses propres échanges avec Fullerton, en contraste avec l'étroitesse d'esprit d'une petite ville américaine. Par ailleurs, elle écrivit à son attention des centaines de lettres, réapparues seulement en 1980, qui permettent de suivre dans le plus grand détail leur émouvante histoire, et se mit à tenir un journal de ses sentiments qu'on désigne aujourd'hui comme le *Love Diary*[1]. Avant et après son retour à

1. Ce texte a été publié pour la première fois par Kenneth M. Price et Phyllis McBride, « *The Life Apart : Text and Contexts of Edith Wharton's Love Diary* », in *American Literature*, Duke University Press, Vol. 66, N° 4 (Dec., 1994), pp. 663-688.

Paris en février 1908, Wharton y exprime sa joie d'avoir trouvé en Morton Fullerton le compagnon de ses rêves.

Délicatement poussée dans ses retranchements par cette vibrante incarnation de la virilité, Wharton finit par se jeter pour la première et unique fois de sa vie dans le tourbillon de la passion. Si le *Love Diary* lui-même ne laisse pas deviner le jour exact où les amants cédèrent au désir, à la date du 9 mai, curieusement, Wharton n'écrit rien – elle glisse une fleur.

« C'est un monde merveilleux que tu as créé pour moi, Morton chéri, mais comment vais-je l'ajuster à l'autre monde, voilà une chose bien difficile à concevoir », écrit-elle quelques jours plus tard[1]. Le défi était à la fois moral et littéraire ; il concernait autant la personne de Wharton que l'avenir de sa création.

Alors, avec patience, de texte en texte, l'écrivaine amoureuse va explorer l'univers qu'elle découvre – même si après juillet, comme à son habitude, elle doit rentrer bourgeoisement finir l'année en Amérique – et même si Fullerton, fidèle à lui-même, cesse entièrement de lui donner des nouvelles. De proche en proche, les noces du corps et de l'écrit se poursuivront pendant presque deux ans. Le poème

1. Lettre du 20 mai 1908, in *The Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 145.

« Terminus » reflète la nuit des retrouvailles de 1909, à la gare de Londres, au Charing Cross Hotel.

Mais les difficultés qu'affrontait Fullerton, en partie exhumées par sa biographe Marion Mainwaring, étaient plus complexes encore que les états d'âme de la romancière. Pris dans mille épreuves, l'Apollon-Éros dut rompre ses fiançailles avec sa cousine Katherine, puis faire face à une ancienne amante, Adèle Moutot, alias « Madame Mirecourt », actrice de vaudeville, qui s'était mise à le faire chanter au moyen de lettres compromettantes[1]. Dans ces circonstances, Wharton et lui ne furent pas très longtemps en mesure de vivre une histoire commune. En juin 1910, Fullerton demandait explicitement à la romancière qu'elle lui rende sa « liberté ».

Pourtant, l'essentiel était fait, Wharton avait goûté au bonheur d'aimer. Après avoir inspiré à Henry James le personnage du journaliste Merton Densher dans *The Wings of the Dove*, Morton Fullerton devait bientôt se retrouver dans plusieurs écrits de son ancienne amante. *The Eyes, Summer, The Reef, The Buccanneers*, sont tous hantés par la présence de ce personnage sensuel et insaisissable. Mais c'est

1. Marion Mainwaring, *Mysteries of Paris : The Quest for Morton Fullerton*, University Press of New England, 2001.

seulement dans *Beatrice Palmato*, à une date inconnue, qu'Edith Wharton transcrivit en littérature la partie la moins publique de sa personne.

En cela, elle fit preuve d'un courage singulier. Car enfin, la romancière disposait de vastes connaissances en arts, en littérature, et même en horticulture ; ces disciplines avaient affûté sa sensibilité, mais contrairement à d'autres tempéraments, elle n'y avait jamais trouvé matière à développer sa sensualité. En se jetant à corps perdu dans une description érotique d'une netteté et d'une précision singulières, la romancière voulut relever un défi : se saisir à son tour des Mystères dont Morton Fullerton était un initié accompli, et où elle n'était qu'une maladroite novice.

« Je me souviens, lui rappelle-t-elle dans une lettre, que le soir où nous étions allés voir [l'opéra] *Figlia di Iorio*[1], pendant la scène de la grotte, quand la fille renvoie [le héros] vers sa mère (…) et qu'en partant, il se retourne pour l'embrasser, et qu'à ce moment-là, elle n'arrive pas à le laisser partir, je me souviens que tu t'es tourné vers moi en disant dans un rire : "Voilà une chose dont tu n'as pas la moindre idée[2]". »

---

1. Il s'agit d'un opéra en trois actes de Alberto Franchetti sur un livret de Gabriele D'Annunzio, représenté pour la première fois à La Scala de Milan le 29 mars 1906.

2. Lettre du 26 août 1908, in *The Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 161.

La remarque de Fullerton était cruelle, mais juste. Quelques mois plus tard, la grande auteure, en pleine maturité, ouvrait les yeux. « Tu m'as éveillée d'une longue léthargie, disait-elle à son amant, d'un terne acquiescement aux contraintes des conventions, d'un auto-effacement inutile. Si j'ai été maladroite et gauche, c'est parce que, littéralement, tout un côté de mon être était endormi[1]. » En ce sens, le fragment de *Beatrice Palmato* sonne le réveil en Wharton de la femme, reniant sa naïveté de petite fille.

Pourtant, un examen plus attentif décèle dans le projet de *Beatrice Palmato* une légère inadéquation. Le fragment et l'intrigue ne s'articulent pas l'un à l'autre : tel qu'il est construit, le scénario ne permet pas d'intégrer les pages rédigées. Si l'on développait la narration telle qu'elle est prévue, la scène décrite par le fragment ne pourrait pas y figurer. Étrange situation ! Tout se passe comme si, à peine révélé, le Mystère échappait de nouveau à l'espace littéraire. Si tel est bien le cas, il faut admettre qu'après son expérience fragmentaire de l'écriture pornographique, Wharton a rédigé un scénario qui prévoit une fois de plus de faire basculer le sexe dans le non-dit. Malgré sa volonté de faire preuve de la plus

1. Lettre du 26 août 1908, in *The Letters of Edith Wharton*, *op. cit.*, p. 161.

grande crudité possible, elle n'aura pas pu s'empêcher de reconstruire son habituel rempart circulaire, qui comme dans le couvent décrit dans « L'ermite et la sauvageonne », s'organise autour d'un puits central, mais sans permettre d'y avoir accès.

En ce sens, l'intérêt de l'intrigue de *Beatrice Palmato* est très précisément l'inverse du fragment. Ce que le fragment dit et montre, l'intrigue le suggère et le circonscrit. C'est pourquoi le motif de l'inceste, n'en déplaise à l'auteure, ne doit pas être interprété comme particulièrement scandaleux. À bien y regarder, il témoigne plutôt de l'implacable retour des stratégies d'évitement propres à Wharton. En inscrivant sa terrifiante et exquise découverte dans un rapport incestueux, elle rend inavouable sa bouleversante révélation. La boucle narrative qu'elle élabore autour du Grand Mystère rend indicibles les hyperboliques délices de la sexualité. Pire : à la fin du récit, plutôt que de permettre à son héroïne de ressaisir sa propre expérience, Wharton laisse les hommes débattre seuls, comme si l'émoi féminin – celui-là même que le fragment décrit – était finalement condamné au mutisme.

En cette conclusion, Wharton se montre décidément trop pessimiste. Une lettre qu'elle a écrite à Morton apporte à leur histoire une bien meilleure issue, et rend mieux justice à leurs deux arts d'aimer :

« J'ai tellement peur que les trésors que je brûle de découvrir pour toi, qui m'ont été amenés par des navires magiques venus d'îles enchantées, ne soient à tes yeux que les vieux calicots rouges et les verroteries habituelles du marchand avisé, qui a fait du commerce sous toutes les latitudes et sait exactement ce qu'il faut mettre dans son sac pour faire plaisir au naïf indigène – j'ai tellement peur de cela que souvent, très souvent, je remets mes trésors scintillants empilés dans leur boîte, par crainte de te voir sourire devant eux !

« Bon ! Et si tel est le cas ? C'est *toi* qui y perdras, après tout ! Et si tu ne peux pas entrer dans une pièce sans que mon sentiment s'enflamme partout en moi en vaguelettes de feu, et si à tout moment, quand tu me touches, un cœur bat à notre point de contact, et si, quand tu m'étreins et que je ne dis plus rien, c'est parce que tous les mots semblent être devenus en moi des élans vibrants et que toutes mes pensées se sont perdues dans un grand brouillard d'or – pourquoi devrais-je avoir peur que tu souries de moi, puisque je peux convertir verroteries et calicot en une si grande, si abondante beauté[1] ? »

Maxime ROVERE

---

1. Lettre datée approximativement de début mars 1908, in *The Letters of Edith Whorton, op. cit.*, p. 135.